

La Baraque du Cheval Mort

Quelques souvenirs de Joseph et Rosa ROCHER, qui ont vécu dans cette Baraque entre 1941 et 1947.

Rosa Rocher se souvient du temps où elle et son mari cultivaient des pommes de terre dans un petit jardin derrière la maison solidement plantée dans le granit de Margeride à 1442m d'altitude. Ici la terre est pauvre, ouverte à tous les vents.

Au printemps un parfum de serpolet se répand autour des bruyères et des genévriers : ils parsèment ce « désert » où la rocaille surgit sans vergogne, allant jusqu'à s'enrouler dans les mystères d'une géologie capricieuse, tels les « roncs », des amas de roches érigés sans raison : « en face de la baraque c'est le *ronc de la Boumbo*. Et derrière, c'est celui du *Curadou*.

Joseph ajoute : « autrefois les bergers venaient transhumer jusqu'ici. Il y avait des moutons partout. Sans compter ceux du coin ». Soudain un avion de chasse rase le toit de la baraque : « *quand il fait soleil comme aujourd'hui, ça n'arrête pas !* », lance Gabriel, l'un des huit enfants de Joseph et Rosa : « *les avions viennent d'Orange ou Istres* ».

Joseph continue, « *le 1^{er} avril 1941, j'ai été nommé à la baraque du Cheval Mort comme agent de travaux et d'entretien. J'avais en charge la route qui va de Froidviala à Giralès, soit environ dix kilomètres que je faisais à vélo et à pied. C'était après mon évasion du camp de Montbard* ».

Joseph y est resté six mois avec sa « tarte » de chasseur alpin du 22^{ème} B.C.A. de Nice.



Les Rocher avec l'un de leurs fils, Gabriel, près d'une petite maison



C'est un ancien combattant de 14-18 qui lui a franchi la ligne de démarcation, à la Charité-Loire. Et ensuite en zone libre, le retour en Lozère cet emploi dans le service technique départemental. Joseph sourit : « *quand j'ai été nommé, je suis sur place pour me rendre compte. C'était vers le 1^{er} mars 41. La baraque était à moitié enfouie sous la neige ! Je venais pour ouvrir la maison... il faut d'abord ouvrir la route !* ».

Les années passent, à la mode rustique : « *pour m'éclairer, on avait une lampe à pétrole, déclare Rosa. La cheminée servait de chauffage central* ». Quant au téléphone, n'en parlons pas... « *ben si justement !* interrompt Rosa : « *En Lozère, nous sommes l'une des premières familles à avoir le téléphone, en 1941 et malgré la neige et la tourmente, la ligne tenait le coup* ». « *Ah oui ! les hivers des années de guerre, c'était quelque chose ! Les rares chasse-neige ne pouvaient même pas ouvrir les routes* ». Et Joseph ajoute, un peu ironique : « *même aujourd'hui avec leurs engins modernes, ils n'auraient pas pu, ça non ! Pensez. Des congères partout, des mètres et des mètres de neige blanche* ». Aujourd'hui on a du mal à imaginer... ».

Rude époque avec en plus l'occupation allemande. Joseph et Rosa ont caché des réfractaires au S.T. dans la grange, grâce à un tunnel aménagé sous le foin ! Et puis il y a eu la libération. Les Anglais sont arrivés, se sont installés : ils ont même construit une piste qui menait au Truc de Fortunio. « *Les soldats étaient gentils, se rappelle Rosa, ils jouaient à*

quittés avec nos enfants ».

Mais c'était le temps des tickets de rationnement, les « J3 » : « Pour se ravitailler, pendant et après la guerre, on allait à pied à Estables chercher le pain. Quelques paysans le faisaient cuire, on allait chez eux aussi ».

Et chaque hiver, la neige revenait avec ses tourmentes ! « Un jour, je me suis perdu en revenant d'une ferme voisine. Rosa a dû sonner la cloche de la baraque pour me guider. Mais d'autres ont eu moins de chance que moi : on a même trouvé mort un promeneur. Il gisait dans un « pouzas », une sorte de tourbière où il n'y a que de l'herbe, de la terre et de la mousse avec de l'eau en dessous : plus vous marchez dessus, plus vous vous enfoncez, c'est horrible ! Et avec la neige c'est pire ! ».

Jadis un cavalier et son cheval seraient morts dans ce genre de piège, près de la baraque, d'où son nom.

Joseph a quitté la Baraque du Cheval Mort en 1947 pour aller vivre à Malassagne. Il a pris sa retraite en 1972. Mais quelques années auparavant... « Je me promenais vers la baraque de Boisloug, près de la Villedieu, quand soudain, je vois un type avec une énorme chevelure. Il me regarde, s'approche et me demande si la Baraque du Cheval Mort est à vendre.

Je lui réponds que oui et il s'éloigne. C'était Léo Ferré ! » « Tout arrive... il l'a achetée ! ». Mais le célèbre chanteur n'est resté qu'un an à la baraque du Cheval Mort. Gabriel s'en rappelle : il travaillait à la D.D.E. et s'occupait du secteur de Rieutort : « parfois, on allait curer les fossés près de la baraque. Autour, sur le talus, quelques nymphettes bronzaient dans le plus simple appareil... »

Cette année-là, les bords d'une route n'ont jamais été aussi bien entretenus... « Léo Ferré est un homme sympathique, il nous invitait à prendre une collation chez lui de temps en temps », précise Gabriel.

« Il a même composé une chanson sur le Cheval Mort », ajoute Joseph : « Je ne me souviens plus de l'air mais c'était beau ». Mais Léo et son aréopage d'amazones ont disparu.

La Baraque existe encore, armée de ses pierres qui ont résisté à bien des tourmentes. Il y a aussi les souvenirs de Joseph et de Rosa, ainsi que quelques photos jaunies. Image éternelle d'une Margeride immuable avec de la neige et de ces hommes qui la combattent avec des pelles.

Recueilli par Jean RIEUTORT,
auprès de Roger Rocher, fils de Rosa et Joseph Rocher

La Baraque avec le support de la cloche des tourmentes
(photo J. Rieutort)

